

service aux familles nécessiteuses. Elle va au-devant de toutes les misères ; c'est un ange de désintéressement et de charité.

—Bref, interrompit le vicomte, qui n'était rien moins que sympathique aux déshérités, elle se fait tondre la laine sur le dos par les quémandeurs de profession.

—Erreur, père. Autant elle s'apitoie sur les misères cachées, autant elle repousse les suppliques des paresseux. C'est un caractère et de meilleure trempe.

—Combien aura-t-elle de dot ?

—Je n'en sais rien.

—Qui te prouve que Mme Petitot l'avantagera si sérieusement ?

—Rosita sera son héritière, ainsi que Pierre, dont le père, mort il y a dix ans, était le meilleur ami de cette dame.

Le vicomte poussa un : ah ! d'une indifférence, d'un scepticisme qui inquiéta Maxime.

—Dans tout cela une chose m'étonne, dit-il, c'est que Mme Petitot ne se soit pas arrangée de façon à marier Pierre à Rosita, afin de concentrer sa fortune dans les mains de ses deux protégés.

Maxime devint livide.

—Pierre, répliqua-t-il, est si peu amoureux de Rosita qu'il m'a promis d'user de toute son influence pour enlever le consentement de Mme Petitot.

—Alors, tu comptes sur celui de la belle ?

—Je vous ai dit tout à l'heure que je l'espérais. Pierre n'est-il pas encore là pour plaider ma cause auprès de celle qu'il considère comme sa sœur et qui le regarde comme son frère.

—Décidément, Pierre Sorlac est une providence pour toi.

—Sans lui, sans son amitié inaltérable, comment aurai-je pu vivre dans cet affreux isolement !

Cette plainte qui renfermait un reproche, toucha le vicomte.

Un attendrissement passager se peignit sur son visage. Mais il se reprit aussitôt et, continuant sur le même ton de dureté ;

—Quel âge a-t-elle donc, la dame Petitot ?

—Pourquoi cette question ?

—Parce que l'intérêt qu'elle porte à Rosita Speranza me semble fort louche.

—Vos soupçons n'ont aucune base, père, Mme Petitot a soixante-dix ans passés et c'est d'ailleurs l'honnête femme par excellence.

—Elle n'a donc pas eu d'enfants ?

—Si, une fille, morte en laissant une enfant que la fièvre typhoïde a enlevé à l'âge de trois ans. Le gendre de Mme Petitot avait succombé également, de sorte que la pauvre femme se trouva seule au monde, sans autre appui que celui du docteur Sorlac. Il paraîtrait que Rosita, étant enfant, lui a rappelé de loin sa petite fille, qui était blonde comme elle et avait, dans les yeux, la même expression de douceur. Cette ressemblance a fait la fortune de Rosita et le bonheur de sa mère adoptive.

La situation ainsi précisée dans ses moindres détails, Maxime n'avait plus qu'à conclure.

—Bref, mon père, puis-je être assuré de votre consentement ?

Le vicomte de Borianne, qui, pour épouser une institutrice, avait adressé des sommations respectueuses à son père, n'aurait pas été logique en s'opposant au projet de Maxime.

—Je ne vois, dit-il, pour ma part, aucun empêchement sérieux à ce mariage. Cependant, il y a un point noir.

—Lequel, mon père ?

—Cette jeune fille peut un jour retrouver ses parents. Or, dans ce cas, tu courrais le risque d'être alliée à quelque famille indigne de la nôtre.

—Après tant d'années, il faudrait un bien grand hasard.

—Tout arrive.

L'objection ne causa aucun embarras à Maxime.

Il y puisa, au contraire, un nouveau thème d'éloges sur Rosita.

—Si tu la voyais, père, tu serais convaincu comme moi, comme tous ceux qui l'approchent, qu'elle ne saurait être de basse extraction ! La finesse de ses traits, la grâce de sa personne, tout porte en elle la marque d'une race supérieure.

A ce moment, Pierre frappa à la porte du châtelain.

Maxime lui ouvrit.

Le vicomte accueillit l'ingénieur avec la même cordialité que la veille et, abordant de suite le sujet brûlant :

—Mon fils, dit-il, vient de me faire connaître le but véritable de son voyage. Il ne tarit pas d'éloges sur Rosita Speranza. Vous qui avez connu, tout enfant, cette jeune personne, qui avez été pour ainsi dire élevé auprès d'elle, qu'en pensez-vous.

Les yeux de Maxime reflétèrent une joie intense ; il était sûr de son ami.

—Rosita, déclara Pierre, a toutes les perfections. Je ne lui reprocherais qu'une chose, c'est de n'avoir jamais été réellement jeune. Enfant, elle se lassait vite des jeux et préférait l'étude. Elle passait de longues heures à son piano. Il fallait lui arracher les livres et les aiguilles des mains. Si on lui parlait de futilités, elle n'écoutait guère. Elle ne riait pas comme les autres enfants ; elle semblait porter en elle un fonds de tristesse inguérissable. Aujourd'hui encore, on ne

lui voit de satisfaction réelle que lorsqu'elle a rendu service à des infortunés.

—Tout cela est fort bien, mais aime-t-elle Maxime ?

Cette question, si nette, si catégorique, troubla l'ami du baron.

Il hésita une demi-seconde avant de répondre et ses joues s'empourprèrent.

Mais reprenant aussitôt possession de lui-même.

—Je suis certain qu'elle a pour lui la plus vive sympathie.

Au fond, cette affaire, capitale pour son fils, semblait l'intéresser fort peu.

Il se remit à ses comptes, tournant le dos aux jeunes gens, additionnant à demi-voix et inscrivant les totaux avec une plume docile qui grinçait rageusement sur le papier.

Pierre et Maxime rentrèrent dans leur chambre, où ils attendirent la sonnerie du déjeuner.

—Tu viens de le voir, de l'entendre, dit Maxime. Est-ce l'attitude et le langage d'un père qui aime son enfant ?

—A chacun son caractère, répliqua Pierre. Qu'es-tu venu faire ici ? lui demander son consentement : tu l'as, réjouis-toi donc ! ton bonheur n'est pas dans ce lugubre château. Marie-toi, et bientôt, tu ne pensera plus à ces misères.

Les deux amis ne restèrent que cinq jours à Courlande.

Chaque nuit, Maxime veillait, espérant surprendre son père dans un nouvel accès de somnambulisme ; mais il en fut pour sa peine ; la porte de fer ne grinça plus sur ses gonds.

Du reste, il était temps pour eux de quitter cette demeure. Le châtelain devenait de plus en plus sombre et silencieux. On ne le voyait guère qu'aux heures des repas, si froid et si sévère que Maxime, outré de tant d'égoïsme et d'indifférence avait peine à contenir son indignation.

La veille de leur séparation, le vicomte s'enferma avec son fils.

—Assieds-toi, lui dit-il, en se forçant pour sourire, et causons. N'as-tu donc, à la veille de marier avec une riche héritière, aucune réclamation à me faire ?

—Aucune, père.

—Le désintéressement est louable, surtout chez un gentilhomme ; mais, dans la vie pratique, il faut se résigner à compter sur du positif. Or, je suis ton débiteur de la somme de cinquante mille francs, représentant la dot de ta mère.

Maxime fit un geste d'étonnement.

Il avait toujours cru que sa mère ne possédait rien.

—Cela te surprend, dit le vicomte. J'aurais dû te rembourser à ta majorité ; mais tu n'en as éprouvé aucun préjudice, puisque je t'ai servi une rente double de celle de ton capital.

Maxime saisit les mains de son père et, d'une voix émue.

—Je ne puis que vous remercier de tout cœur, d'autant plus que ce sacrifice a dû vous gêner.

—En aucune façon.

—Quant aux cinquante mille francs, ajouta Maxime, gardez-les. Vous en avez besoin pour les aléas de votre exploitation. Je travaillerai double ; je ferai en sorte de vous épargner à l'avenir tout sacrifice.

Le vicomte releva fièrement la tête.

—Je connais mon devoir, dit-il. Prévoyant qu'un jour tu aurais besoin de ton dû, je l'ai réalisé en rentes sur l'Etat français. N'insiste pas ; je n'aurai qu'un regret, celui de ne pouvoir y joindre un cadeau sérieux de noces.

—Vous le pouvez, mon père ! s'écria Maxime.

Le vicomte fronça ses épais sourcils. Il prévoyait déjà quelque exigence inacceptable.

—Comment ? demanda-t-il.

Sa voix tremblait.

Maxime répondit sans hésitation :

—En me donnant le portrait de ma mère.

—Quel portrait ?

Mais le mensonge ne convenait guère à la loyauté d'un Borianne. Le vicomte n'attendit pas que son fils précisât.

—Qui t'a parlé de ce portrait ? C'est sans doute ce vieux bavard de Prosper ?

—Nullement ; c'est ma tante Hermine.

—Ah ! ah ! De quoi se mêle ma sœur, en vérité ! Ça n'est pas assez de s'être rangée contre moi du côté de mon père, il faut encore qu'elle me mette dans la nécessité de vous opposer un refus formel. J'y tiens à ce portrait et je ne m'en séparerai qu'avec la vie. Vous m'entendez, monsieur mon fils !

Le vicomte s'était levé. Il se mit à arpenter fiévreusement la chambre.

Ses traits se convulsaient ; il jetait sur Maxime des regards obliques où se peignait une colère folle.

—Je n'insiste pas, mon père, dit enfin Maxime en cherchant à pénétrer le secret qui se cachait derrière ce front terriblement énigmatique. Gardez ce portrait, c'est votre droit, mais...

—Mais quoi, monsieur ?

Le vicomte s'arrêta devant Maxime et le fixa.